



Chroniques

SECONDE CHANCE
VÉRONIQUE OVALDÉ
écrivaine

De l'abandon



ISMAEL est un instituteur à la retraite, un vieil homme qui passe son temps à cueillir des oranges, perché sur une échelle, ce qui lui permet de contempler avec délectation sa voisine qui bronze nue dans son jardin au bord de la piscine. Ismael est un « *voyeur candide et inoffensif* ». La vieillesse, n'est-ce pas, « *a sa liberté* ».

Il vit avec sa douce Otilia, son épouse, qui lui reproche, avec une antique bienveillance, sa tendance à la concupiscent. Tout est paisible à San José. Le temps passe lentement dans ce petit village colombien entouré de montagnes. Sauf que San José est cerné de champs de coca. Ce qui lui confère, comme le disent les experts dans les journaux, « *une position stratégique* ».

Ismael a rencontré Otilia il y a fort longtemps, en assistant à un assassinat. Ce genre de spectacle crée des liens. Même s'il est monnaie courante en Colombie puisque c'est la guerre (guerre civile ou plutôt guerre fratricide, guerre révolutionnaire, car les Colombiens semblent plus se reconnaître dans les institutions de l'Etat que dans les intérêts contradictoires et sibyllins des *guérilleros*, des *narcotrafiquants* et des *paramilitaires*).

Et, un jour, cette guerre incompréhensible fait voler en éclats la tranquillité de San José. Des mines antipersonnel sont disposées autour du village, « *des boîtes de lait remplies de mitraille et d'excréments pour infecter le sang des blessés* », il devient quasi impossible de

quitter le village, que des patrouilles sillonnent, on ne sait plus qui est qui, les gens sont enlevés, exécutés, décapités, ou tués par une balle perdue. Même le capitaine Berria (censé protéger San José) tire sur les villageois, convaincu qu'ils le trahissent : « *C'est vous les guérilleros* », crie-t-il en devenant fou. Parce que tout le monde devient fou à San José et dans la Colombie écartelée.

Plongée dans l'absurdité

San José est un étrange village où le vieil Ismael ne reconnaît plus les gens, ni les rues, comme quand on est pris dans la tourbe des rêves – des cauchemars. Son obstination à ne pas vouloir quitter le village ni rester calfeutré chez lui est bouleversante : il cherche sa femme. Il va de maison en maison, ne se résolvant pas à l'idée qu'elle a pu être enlevée ou tuée. Il a perdu Otilia. Et, s'il a perdu Otilia, il a perdu la raison.

C'est ce que l'écriture si précise d'Evelio Rosero nous donne à voir : la folie qui prend le pas sur tout le reste. Le village est décimé – comme la Colombie entière (le conflit armé a fait 250 000 morts et 6 millions de déplacés). San José est peu à peu abandonné – par ses habitants mais aussi par les autorités, qui promettent de loin en loin l'évacuation par hélicoptère.

Le roman d'Evelio Rosero est terrifiant et sublime à la fois. Par sa brièveté, cette manière de vous faire plonger page après page dans l'horreur et l'absurdité. A tout petits pas. Et, surtout, *Les Armées* est un roman capital. Qui nous dit que nous pouvons à tout

moment être l'un de ces « *abandonnés* ». L'un de ces exilés qui cherchent leur chemin (et leur « *paroisse* »). Nous sommes tous le vieil Ismael perdu. Nous pouvons tous être « *la conscience inexplicable d'un pays inexplicable* ». ■

LES ARMÉES

(*Los Ejercitos*),
d'Evelio Rosero,
traduit de l'espagnol (Colombie) par
François Gaudry, Métailié, 160 p., 17 €.

Les écrivains Sabri Louatah, Pierre Michon, Véronique Ovaldé et l'écrivain et cinéaste Christophe Honoré tiennent ici à tour de rôle une chronique.